

REVUE DE PRESSE

« La fascination demeure intacte »
LES INROCKUPTIBLES

« D'une beauté saisissante »
REVUS ET CORRIGÉS

« Son film le plus admiré
par la cinéphilie internationale »
AVANT-SCÈNE CINÉMA

« Somptueux »
CLOSE-UP MAG

les Inrockuptibles

“Beau Travail”, le chef-d’œuvre de Claire Denis ressort en salles

par **Rose Baldous**

Publié le 13 juin 2022 à 11h22



Fable énigmatique aux images transpirantes de désir, le sixième film de Claire Denis revient à l’affiche ce 15 juin. Vingt-deux ans après sa première sortie, la fascination qu’il provoque demeure assurément intacte.

Que font les soldats lorsque le combat reste un lointain mirage ? Sous le soleil écrasant de Djibouti, un groupe de légionnaires oublié lutte contre l'ennui. Les hommes s'occupent, les corps se cherchent et les esprits s'échauffent. Claire Denis troque l'océan houleux et la Navy du Billy Budd de Herman Melville pour un lac de sel africain arpenté par la légion étrangère, signant par là peut-être son œuvre la plus mémorable.

Les hommes de l'adjudant Galoup (excellent Denis Lavant) s'activent comme de parfaits automates tournant en rond, avant que la nouvelle recrue Sentain (Grégoire Colin, beauté fatale) ne vienne détraquer l'harmonie du camp.

Réminiscences militaires

Construisant des routes au milieu de nulle part, ces hommes perdus, ersatz de guerriers, s'acharnent à faire du "beau travail" sous le regard dubitatif des locaux. La troupe est surveillée par l'ombre d'un spectre, de cinéma cette fois : Michel Subor, alias Bruno Forestier, le "Petit Soldat" de Godard, devenu ici commandant toxicomane. Portés par le bruit du vent et de leurs chants, on contemple ces hommes accomplir des rituels secrets, curieuses processions dont se rappelle avec nostalgie Galoup, des années plus tard, depuis Marseille. Seul Sentain lui échappe, jeune éphebe au regard noir, qui s'attire bien vite les grâces de son commandant Forestier. À la dynamique des corps s'ajoute alors celle des affects : rivalité, jalousie et attraction refoulée.

Lignes de fuite, lignes de force

Loin des films de guerre habituels et d'un univers martial saturé de testostérone, la cinéaste filme comme à son habitude, l'érotisme et la grâce des corps masculins. Condamnés à attendre sans but, les silhouettes kaki répètent inlassablement les mêmes exercices (des chorégraphies sensuelles orchestrées par le danseur Bernardo Montet), se détachant du paysage rutilant comme un bas-relief.

Seule ou presque, la voix-off de Galoup nous guide dans ces flash-back, et plus que le langage des mots, c'est celui des corps et des regards qui s'exprime. L'amour se transforme en lutte et l'étreinte, en exercice militaire collectif que Galoup impose ironiquement à sa troupe. Dans cet entre-soi viril, ces corps magnifiques semblent incapables de jouir. Les soldats se mélangent seulement au monde des femmes le temps de courtes danses dans un night-club : rencontres stériles à l'image de l'environnement qui les entoure.

Danse macabre

La paix est-elle possible pour ceux qui s'entraînent inlassablement au conflit ? Le nouveau campement prend place au milieu de trois volcans, terreau explosif pour la tragédie à venir. Incapable de faire taire ses idées noires et sa jalousie dévorante, l'adjudant échafaude un plan infructueux pour faire disparaître Sentain et finit radié de l'armée. Alors qu'on le retrouve à Marseille, une arme à la main, symbole d'un hypothétique suicide, un dernier souvenir le ramène à Djibouti. Le film se clôt sur une scène de danse inoubliable. Galoup est seul au milieu du club. D'abord hésitants, ses mouvements deviennent de plus en plus frénétiques : le corps exulte un temps, libéré de la honte et de la discipline. Mais que faire du réveil du désir dans un corps institutionnalisé, qui a fusionné tout entier avec son uniforme ? *"Inapte à la vie, inapte au civil"*.

Beau Travail, objet plastique d'une beauté incontestable, pour lequel Agnès Godard remportera le César de la meilleure photographie en 2001, explore subtilement des questions métaphysiques essentielles. Sa recherche formelle et sa mise en scène n'ont de cesse d'exhiber l'aliénation des corps et la répression des passions. Rares sont les films qui ont esquissé avec une telle force les relations interdites entre les hommes.

Beau Travail de Claire Denis avec Denis Lavant, Grégoire Colin...

L'AVANT SCÈNE CINÉMA

Critique



Publié le 13 juin, 2022 | par @avscci

Beau travail de Claire Denis

En 1999, Claire Denis, sur la trame du roman posthume d'Herman Melville, Billy Budd, marin, revient en Afrique tourner Beau travail. C'est, en un peu plus de trente ans de carrière, son film le plus admiré par la cinéphilie internationale, probablement parce que son caractère quasi abstrait le rend immédiatement accessible à un public universel. À Djibouti, dans un camp de la Légion étrangère, où règne l'ordre et la règle, un jeune homme trop beau amène involontairement avec lui le désordre et le dérèglement. C'est un film fait par des femmes qui filment des hommes. Claire Denis est effectivement entourée d'Agnès Godard pour l'image et de Nelly Quettier (monteuse aussi de Leos Carax) pour le montage. L'érotisation des corps de ces hommes jeunes, athlétiques, chorégraphiée par le danseur Bernardo Montet, et accompagnée par la musique de l'opéra Billy Budd de Benjamin Britten, est

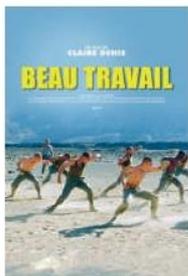
l'érotisation qui mène le narrateur du film à la catastrophe. Ce narrateur, un adjudant joué par Denis Lavant, sent que la jeune recrue pourrait s'insinuer entre lui et son chef bien-aimé. Ce chef s'appelle Bruno Forestier, comme, quarante ans plus tôt, le déserteur du Petit soldat de Jean-Luc Godard. Claire Denis demande ainsi à Michel Subor, l'interprète de Forestier dans les deux films, de nous dire ce qu'est devenu le héros du deuxième film de Godard. Beau travail est un film de guerre sans guerre où l'absence de combat réel est compensée par l'acharnement incessant de l'entraînement physique des légionnaires, par leurs affrontements mimés, dansés. Affrontements brutaux, rarement violents. Chez Melville comme chez Britten, l'homosexualité ne se cache pas vraiment : plus ou moins nus sous le soleil d'Afrique, draguant parfois, paresseusement, les filles de la Mer Rouge, les légionnaires poursuivent un rêve de perfection sans signification (« sans idéal » remarque l'officier Forestier). La vanité de leurs efforts d'enfants perdus ne peut aboutir qu'au gâchis et à l'amertume, comme dans un roman d'Herman Melville (ou de Joseph Conrad). Le jeune homme trop beau avoue qu'il a été trouvé, bébé, dans une cage d'escalier. « Merde alors, belle trouvaille ! » répond Forestier. Plus tard le dernier mot qu'on entendra du jeune homme, chuchoté, c'est « Perdu... ». Et à Marseille, où Claire Denis avait filmé Nénette et Boni quatre ans avant, avec déjà Grégoire Colin, le petit adjudant amoureux et jaloux finira par venir s'ennuyer.

Film français de Claire Denis (1999), avec Grégoire Colin, Denis Lavant, Michel Subor. 1h32.

Beau travail

Claire Denis, 2000, France

REVUS.
& corrigés



SPLENDOR FILMS
CINÉMA
15 JUN 2022

.....
1. Qui porte le nom
du personnage
qu'incarnait l'acteur
dans *Le Petit Soldat*
de Godard (1960).



L'HONNEUR DES HOMMES

S'il n'y avait pas eu Claire Denis, on aurait peut-être oublié Tarkan et son tube *Şmarık*. Il suffit pourtant d'entendre quelques notes de cette fameuse « kiss kiss song » pour que résonnent au fond de notre mémoire les réminiscences d'une soirée de mariage ou d'un anniversaire. C'était le tube de l'été 1998, et on a forcément dansé dessus, dans les boîtes d'Istanbul, de Paris ou de Djibouti – comme celle qui ouvre le sixième film de Claire Denis. De jeunes femmes locales dansent, bientôt rejointes par les corps en uniforme et képis blanc des légionnaires. Ces corps souvent torsés nus, musclés, transpirants, presque toujours en exercice, sont au cœur de ce faux thriller presque pictural. Pourtant, si l'image d'Agnès Godard est d'une beauté saisissante, la dimension érotique – que tout annonce, du sable chaud au soleil brûlant – est absente. Au contraire, la troupe est filmée comme une espèce animale exotique, aux rites bizarres, obsédée par l'exercice physique le plus difficile possible. L'entraînement comme une fin en soi, sans guerre au loin. Un seul fil narratif, inspiré d'une nouvelle de Melville, tient ce film d'images : la jalousie d'un adjudant-chef (Denis Lavant), plus lézard qu'Apollon, pour un jeune, beau et courageux soldat (Grégoire Colin). On pourrait y lire de l'amour frustré. Mais il s'agit d'une haine plus simple et plus profonde. Dans un monde où l'on laisse son identité à l'entrée pour faire groupe, où tous chantent en cœur les hymnes, l'injustice des corps persiste. Et l'adjudant-chef confine sa jalousie dans la solitude. Trop gradé pour être l'un des leurs, il est aussi trop jeune pour avoir une vraie complicité avec « son » chef, le grand sage du temple, le commandant Forestier (Michel Subor¹). Comme si ce commandant calme et laconique n'était autre que le déserteur de la guerre d'Algérie, militant de l'OAS, presque quarante ans plus tard. Après tout, où aurait-il pu

atterrir, sinon à la Légion, qui offre au passé l'oubli en échange de l'allégeance à la patrie ? Ce qui fait la richesse du film de Claire Denis, outre sa beauté formelle, c'est l'absence de morale. À Claire Denis, la Légion n'est pas totalement étrangère, elle l'a souvent vue, de loin, dans son enfance en Afrique. Avec *Beau travail*, elle s'en approche un peu plus, tout en gardant son secret impénétrable.

PIERRE CHARPILLOZ

Beau Travail : Corps de Métier

14 juin 2022

Par Thomas Chalamel



15 juin 2022. Telle est la date à retenir par tous les amateurs du cinéma de Claire Denis, celle de la ressortie d'un film jusqu'alors peu visible en salles : le fascinant et surréel **Beau Travail** tourné au crépuscule du XXème Siècle, saisissant poème filmique ramassé sur un peu moins d'une centaine de minutes tenant lieu dans les régions calcinées du petit État du Djibouti et mettant en scène une armée de légionnaires s'exerçant à des activités tour à tour quotidiennes et puissamment physiques ; filmés au cordeau les gestes et les mouvements quasiment intarissables dudit groupe sont épiés par l'adjudant-chef Galoup, lui-même soumis à l'autorité du commandant Forestier entre deux sessions d'entraînement militaire...



Voilà, en l'état, le strict récit proposé par **Beau Travail**. À partir de ce scénario réduit à peau de chagrin Claire Denis va développer un objet de pure mise en scène, utilisant sa caméra et le talent de sa chef-opératrice Agnès Godard afin d'ausculter chaque corps, chaque visage, chaque aspérité à la manière d'une force tellurique. Sismographe potentiel le regard est celui d'une réalisatrice qui aime – de toute évidence – les figures qu'elle représente avec rigueur et précision, allant jusqu'à épouser voire érotiser ces corps masculins, d'étreintes en gesticulations, de mouvance en statisme, d'efforts en accalmies. Plus qu'une profession l'acte de réaliser un film devient ici un véritable métier, au sens artisanal du terme : peaufiner les gestes, dramatiser chaque action, composer chaque cadre dans le soin le plus complet sans que rien ne soit laissé au hasard... **C'est davantage le langage corporel qui intéresse ici Claire Denis qu'une intrigue convenue de désertion militaire ou d'insubordination légionnaire. Jamais de mémoire la cinéaste aura poussé aussi loin cette sidération pour les corps et leur présence intrinsèque, à tel point que son matériau narratif devient logiquement secondaire, subsidiaire presque.**



Outre sa splendeur formelle et son extrême justesse dramaturgique **Beau Travail** se voit également agrémenté d'un casting particulièrement mémorable : si l'on peut entre autres choses remarquer la présence d'un Nicolas Duvauchelle encore à ses débuts (l'acteur tourne la même année dans le magnifique *Petit Voleur* de Erick Zonca, film l'ayant révélé au grand public, ndlr) et un Grégoire Colin proprement magnétique en soldat brave et charismatique **nous sommes de fait absolument subjugués par la prestation hénorme de l'inénarrable Denis Lavant dans le rôle de l'adjudant Galoup : véritable poète du geste, gueule irrégulière et passionnante à contempler l'acteur fétiche de Leos Carax transcende entièrement un métrage qui déjà témoignait de qualités certaines.** Tenant moins du sergent chef que du réformé P4 instable et facétieux Lavant habite savoureusement ledit drame de sa prestance inégalable et de son inimitable folie... D'une rare méticulosité, d'un savoir-faire duquel chaque micro-variation semble avoir été dûment pesée et préparée en amont du tournage (de l'art de tenir une cigarette, de boire une tasse de café ou de repasser une chemise...) la composition du comédien atteint des sommets d'une séquence à l'autre, jusqu'à un épilogue complètement ahurissant dans lequel il s'abandonne à une *dance* endiablée sur la musique du célèbre tube *The Rythm of the Night* de Corona.



C'est donc sous des dehors arides que le **Beau Travail** de Claire Denis s'appréhende de prime abord, retranchant avec élégance et radicalité les ressorts scénaristiques habituels que sont les nœuds dramatiques, péripéties et autres déclarations d'objectifs lourdement balisés et propres aux canevas narratifs traditionnels. Les images solaires et langoureusement pittoresques éclairées par la lumière de Agnès Godard ont de ce point de vue été récompensées à juste titre d'un César de la meilleure photographie en 2001, sublimant des figures comme autant de masses physiques et musculaires en devenir, évoluant sur des terrains tour à tour écrasants et un rien dévitalisés, aux confins de l'abstraction. **Un film unique en son genre possédant l'immense mérite de renouveler la matière purement dramatique du Septième Art à des fins quasiment organiques voire empathiques, à tel point que l'on ressent à chaque instant l'amour et la passion que porte la réalisatrice pour son, ses sujets. Somptueux.**